

L'ange qui te regarde te croiser

Mathieu Arsenault

Numéro 305, automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72423ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Arsenault, M. (2014). L'ange qui te regarde te croiser. *Liberté*, (305), 15–16.

MATHIEU ARSENAULT

DOCTORAK, GO !

L'ange qui te regarde te croiser

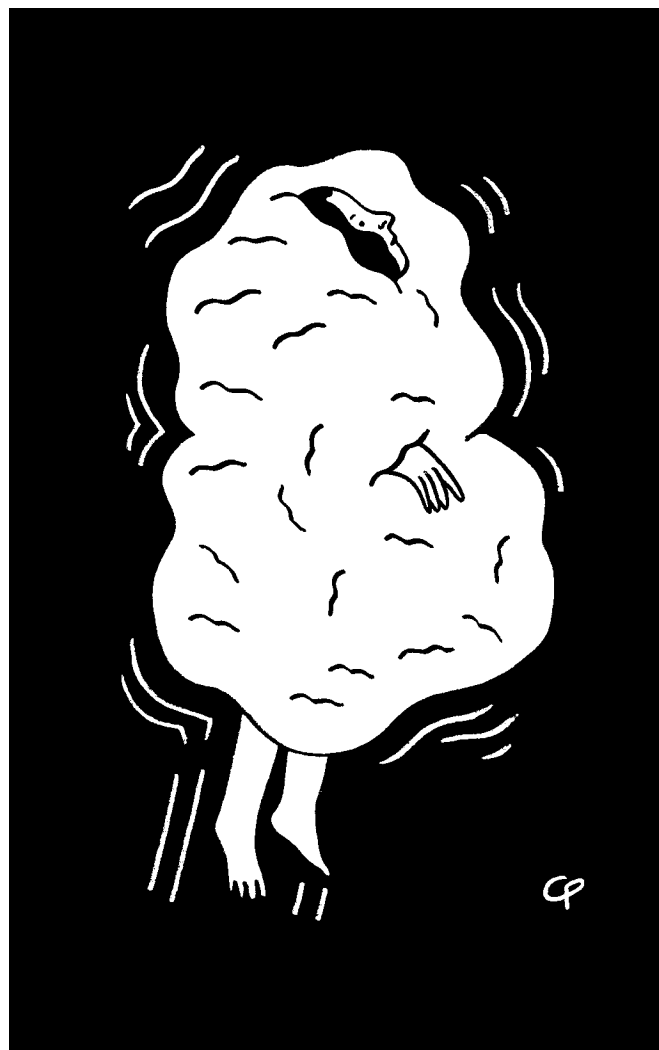
Où placer les morts désormais ?

LA DERNIÈRE PHRASE de *Drama Queens* de Vickie Gendreau est aussi loufoque que triste et inquiétante. « Je suis un ange Victoria's Secret. Dans le coin de ton appart. Je te regarde te croiser. » Des semaines après sa mort, je ne pouvais pas m'empêcher de repenser à cette phrase. Je me rappelais également cette conversation que nous avions eue, où elle avait dit ne pas vouloir être exposée parce qu'elle aurait trouvé trop triste d'errer autour de sa dépouille embaumée. Vickie pensait qu'elle deviendrait un ange désincarné et Vickie était morte pour vrai. La finale de *Drama Queens* ne me sortait pas de la tête et, pour cette raison, je n'arrivais plus à me masturber. Et si elle était là ? Si elle nous regardait comme elle avait écrit qu'elle le ferait ? Serait-elle là tout le temps ? Se détournerait-elle un instant, me laissant un peu d'intimité ? Irait-elle dans la cuisine le temps que je termine pour revenir après ? Pouvait-elle voir dans ma tête, pouvait-elle savoir sur quoi je comptais m'activer ? Je ne pouvais pas m'empêcher de penser à ce genre de choses. Ma conception du monde, matérialiste, immanente, ancrée dans l'objectivité naturaliste était comme suspendue.

Nous vivons dans un monde technoscientifique, de sciences pures et de sciences humaines, dans un monde qui a pour seul véritable horizon le réel et son interprétation. Cet horizon ne nous donne pas de l'existence humaine une grille de compréhension unique ; les interprétations sont nombreuses et souvent divergentes, mais dans aucune d'elles il n'y a de place pour une conception de la mort qui serait autre chose que la disparition complète et définitive de la singularité vivante qui nous caractérise. La puissance de cette conception matérialiste du monde est si phénoménale qu'il est désormais impossible de s'en extraire. Nous pouvons débattre de la manière dont peuvent être interprétées les

données du réel, mais aucun relativisme ne pourrait sérieusement prétendre remplacer ces données par les mythes d'autres époques et remettre les divinités et les mondes suprasensibles au centre de notre compréhension de la réalité. Nous ne pouvons plus croire qu'il existe un endroit où vont les morts selon qu'ils ont mené ou non une bonne vie ; nous ne pouvons plus croire que l'esprit survit au corps, tant l'âme que le sujet apparaissent comme des effets de présence, rien de plus, qui naissent à cet endroit impossible où se croise dans un corps une combinaison indéfinie de vecteurs culturels, historiques, psychologiques, etc. ; la somme singulière des expériences et des souvenirs de toute une vie. Mais il n'y a rien à ce point d'intersection qu'un croisement de trajectoires, il n'y a rien derrière le corps que le corps.

Le matérialisme incontournable qui constitue l'horizon indépassable de notre vision du monde nous laisse seuls devant la déchirure provoquée par la mort. Il ne donne apparemment rien à quoi nous rattacher en période de détresse



et ne nous laisse pas plus revenir en arrière, retourner aux mythes de la chrétienté, des autres religions ou des croyances populaires. Nous avons les deux pieds dans la modernité et pourtant nous vivons avec des fantômes. Non pas tant les

fantômes de ceux que nous avons connus, mais plutôt les fantômes des croyances dont nous avons hérité et qui errent dans notre sensibilité, faute d'avoir remplacé ces croyances convenablement. Que les morts soient « en dehors » de nous est la première de ces croyances. Les familles de mon entourage, d'où je viens, restent marquées par l'idée que les morts sont ailleurs. Mon père dit de mon grand-père : « Yvon doit encore noter dans son calendrier combien de personnes sont

Nous avons les deux pieds dans la modernité et pourtant nous vivons avec des fantômes.

allées voir sur YouTube la vidéo où il chante "j'ai deux grands bœufs dans mon étable" » ; ma mère, les larmes aux yeux, nous disait l'été dernier : « il y a une paruline flamboyante qui se promène autour de la maison, c'est Vickie ! » ; Martine, la mère de Vickie, m'écrit souvent : « Vickie doit être contente sur son nuage. » Et moi, durant tout le mois de mai 2013, je n'ai pas réussi à me masturber une fois. Par superstition peut-être, mais il serait plus juste de dire que le choc de la mort de Vickie sur mon imaginaire a laissé un vide, la présence d'un vide que rien dans ma conception du monde n'arrivait à combler. Rien de matériel, rien d'historique, rien de concret. Ma Vickie n'avait pas de nuage pour elle, n'était pas réincarnable en oiseau, ne passait pas ses soirées au paradis chez mon grand-père, qu'elle aurait pourtant adoré. Elle était cette figure muette de *Drama Queens*, cet ange Victoria's Secret qui me regarderait me crosser. Elle l'avait écrit.

S'il y a aujourd'hui des fantômes dans ce monde où le matérialisme scientifique a définitivement gagné, c'est peut-être parce qu'on ne sait plus où placer les morts. Nous provenons d'une culture qui n'a cessé de les placer à l'extérieur. Dans des mondes supranaturels, limbes, ciel, enfer, dans des plans d'existence dématérialisés où ils deviennent des fantômes ou des anges gardiens, sous la terre des cimetières, dans des caveaux, dans des urnes scellées. Le matérialisme scientifique nous empêche aujourd'hui de considérer la réalité de ces différentes formes d'extériorité. La mort n'est plus extériorisable et c'est de là que provient la douleur : notre sensibilité n'a pas encore pris complètement la mesure de ce renversement immense qui s'est opéré dans la culture, où la mort est

passée de l'extérieur à l'intérieur. Nous ne savons pas encore très bien comment interioriser nos morts, comment accepter leur absence à l'extérieur, mais avant tout en nous. L'âme a laissé la place à quelque chose comme un rassemblement de souvenirs qui garde présente la mémoire des morts, et en même temps à une communauté où se rassemblent ceux qui se souviennent d'eux. Nous ne pouvons plus penser la mort en termes d'infinité, d'éternité. La mort ne dure parfois pas très longtemps. Le temps qu'on ait complètement oublié celui qui a vécu. Quarante, cinquante ans. Parfois quelques mois. Et pourtant, aussi importante que puisse être cette interiorisation des morts dans la mémoire, aucun rite ne s'est imposé pour la confirmer, la perpétuer. Maladroitement, on fait encore chanter des messes, on improvise des commémorations privées, on évoque les disparus au détour d'une conversation, on range les souvenirs dans des boîtes. Nous bricolons sans cesse cette interiorisation, à défaut de pouvoir faire autre chose. Pour en finir avec ces morts qui traînent dehors et les faire rentrer, nous aurions besoin d'une bonne séance d'anthropophagie.

Presque un an avait passé depuis la mort de Vickie. Nous dormions, Sophy et moi, chez ma cousine en Gaspésie. Dans ces petites maisons centenaires aux plafonds en planches étroites suivant la pente de la toiture à l'étage. Je dormais dans un lit d'enfant trop petit pour Sophy et moi, si bien qu'elle avait pris le matelas gonflable par terre juste à côté. Nous nous étions couchés tard et je devais mal dormir parce qu'autour de cinq heures j'ai ouvert les yeux. Et j'ai vu la silhouette de Vickie au pied du lit. Une silhouette seulement, sans visage, qu'un contour de Vickie en santé, avec les cheveux longs. Je n'ai rien dit, je n'ai rien fait, je n'ai eu que le temps de me réveiller et, tandis que la silhouette s'estompait à mesure que je quittais mon demi-sommeil, je comprenais d'où venait cette présence. Nous avions dormi déjà, Vickie, Sophy et moi, dans ce type de maison. À Baie-Saint-Paul où nous étions allés écrire, à Louiseville aussi, chez Patrick Brisebois, où nous étions installés tous les trois dans une configuration de lits semblable. Cette petite chambre faisait se superposer si parfaitement le souvenir de ces nuits de voyage que l'absence de Vickie était tout simplement, dans ce bref moment, plus improbable que sa présence. Et dans cet instant de demi-sommeil qui donne aux rêves, aux souvenirs et au réel la même valeur relative, l'opposition entre intérieur et extérieur était suspendue, rendait enfin possible ce passage des morts de l'extériorité absurde des esprits et des fantômes à l'intériorité apaisante des souvenirs précieux que l'on porte en tout temps avec soi.

J'aurais pu me masturber pour fêter ça, mais dans un lit d'enfant, qui plus est quand ta blonde dort juste à côté, ça ne se fait pas. Il était cinq heures du matin, la maison était silencieuse. On annonçait une tempête pour le lendemain après-midi. **L**

Mathieu Arsenault est auteur et critique. Il anime le blog *Doctorak, Go !* depuis novembre 2008. Son dernier livre, *La vie littéraire*, est paru au Quartanier en avril 2014.